

grande concession au maladroït en lui reprochant sa négligence. Le secret instinct de sa vanité, si elle l'écoute, sera de laisser le danseur indifférent sous l'impression qu'on n'a pas remarqué son absence. Un simple reproche dans une pareille occasion est un manque de tact ; une *scène*, encore plus déplacée, devient une sottise.

Les jeunes filles ne comprennent pas toujours qu'un envoi de fleurs à un jeune homme n'a pas sa raison d'être. Quelques-unes même n'hésitent pas à consacrer leur temps, et employer leurs blanches mains à confectionner quelque objet de goût, de menus articles d'utilité (Oh l'insupportable prosaïsme !) pour le premier joli garçon venu, dont la chambre est encombrée de ces trophées d'une gloire insolente.

La persévérante application, l'attention prolongée, la tendre méditation même que suppose un tel travail, ont de quoi effaroucher pourtant l'orgueil féminin.

De laisser croire à n'importe quel Don Juan que son souvenir a occupé notre esprit tout le temps qu'on a mis à construire un bibelot, constitue un honneur trop grand, et par conséquent non apprécié, au sexe fort.

Ces envois charmants, ces souvenirs précieux, il faut les réserver pour le fiancé, qui les reçoit avec émotion, les presse pieusement sur ses lèvres, en fait des reliques, et leur conserve l'anonymat.

Combien savent, encore, qu'en permettant à un homme de les escorter publiquement à la promenade et dans la rue, elles lui font une faveur ; et que plus cette faveur se répète plus elle devient considérable, car elle autorise le public à associer votre nom à celui de l'homme que vous distinguez et auquel vous donnez ainsi le témoignage d'une éclatante préférence.

Quelques jeunes personnes, probablement à l'insu de leurs parents, prennent l'habitude de téléphoner à leurs amis. C'est s'exposer à devenir importune, et c'est au surplus dépouiller toute prétention à l'indépendance. Sans la moindre fatuité, celui dont vous recherchez à ce point la conversation peut se croire tout-puissant sur votre cœur.

Cela fait aux témoins, à l'autre bout du téléphone, un singulier effet d'entendre un monsieur répondre après le banal *hallo* : — "Ah, c'est Mademoiselle X... ! Eh bien ?" ... On pense en soi-

même : Elle a du toupet cette Mademoiselle X...

La réputation d'une femme est comme ces objets fragiles qui se flétrissent au toucher. Quand le nom d'une jeune fille est constamment mêlé à tous les événements du jour, aux petits potins de la rue, elle en est comme diminuée.

Si le fait de se laisser accompagner dans ses courses ou promenades par un jeune homme constitue une faveur, on ne saurait admettre que celle qui l'accorde s'écarte de sa route d'un seul pas au bénéfice de son heureux chevalier.

C'est montrer une bonté excessive que de reconduire à son bateau, dans les places d'eau, ou à la gare, un visiteur masculin. Un fiancé même ne peut exiger de sa promise une aussi grave concession.

La femme des temps anciens suivait son maître, sur les routes pour le servir et porter ses fardeaux. Il ne tient qu'à elle aujourd'hui de n'avoir à ses côtés qu'un esclave volontaire et tendrement dévoué à sa personne, mais encore faut-il qu'elle se tienne à son rôle et ne s'oublie pas jusqu'à se mettre à la remorque des *seigneurs de sa suite*.

La dernière démonstration d'une confiance intempestive que je signalerai ici à mes jeunes lectrices, est celle qui consiste à donner à ses amis son portrait.

Cette familiarité expose leur image dans les poches de certains gais lurons à de singulières promiscuités. Un collectionneur de jolis minois qui demande et obtient la photographie d'une jeune fille du monde, ne peut être blâmé après tout, d'en faire le même cas que les autres — de toute provenance — déjà acquises.

Si une personne bien élevée, ou soi-disant tel le envisage sans répugnance la perspective d'être exhibée aux yeux des connaissances variées qui composent la société d'un jeune homme, en même temps que d'illustres cabotines, certaines célébrités du sport, etc., ma foi, cette personne n'a pas de fierté à revendre.

Rien ne me révolte comme de voir cloué au mur d'une chambre d'étudiant ou de quelque *lion* de la société, formant éventail avec d'autres photographies, le profil pur de quelque gracieuse enfant.

On éprouve une sensation de souffrance à voir la douce figure égarée au milieu d'un attirail